

**STAN GRANT**

TRADUCTION DAVID FAUQUEMBERG

**SOURDE**

Un Aborigène indigné

**COLÈRE**



EDITIONS-PACIFIQUE  
AU VENT DES ÎLES

STAN GRANT

TRADUCTION DAVID FAUQUEMBERG

# SOURDE COLÈRE

Un Aborigène indigné

Une réflexion personnelle d'une puissance hors du commun sur les questions raciales, culturelles et identitaires.

En tant qu'Aborigène, Stan Grant a dû faire face toute sa vie à l'héritage raciste de son pays, l'Australie. Confronté dès l'enfance à l'adversité, il a réussi à y échapper grâce aux études et à la découverte des écrits de James Baldwin, devenant l'un des journalistes les plus reconnus d'Australie.

Dans cet essai, Stan Grant réagit au racisme qu'il observe autour de lui, toujours aussi présent. Il décrit avec une passion et une sincérité déchirantes la colère, la honte et les épreuves inhérentes à son identité. D'une écriture directe, stupéfiante, il nous rappelle qu'il ne faut jamais rien tenir pour acquis dans notre combat pour en venir à bout.

*« Une autobiographie d'une grande profondeur, méditation d'un écrivain aborigène sur "l'Australie blanche". »*

Joyce Carol Oates



ÉDITIONS PACIFIQUE  
AU VENT DES ÎLES

# **Sourde colère**

Un Aborigène indigné

© Stan Grant, 2016

This edition is published by arrangement with Scribe Publications  
in conjunction with its duty appointed agent L'Autre agence, Paris, France.  
All rights reserved.

© Au vent des îles, 2020

Couverture : © Dean Sewell/Oculi Photos

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L .335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Le photocopillage tue le livre.

«Stan Grant est un homme extraordinaire. Il sera le premier Aborigène à être élu Premier ministre de l'Australie.»

Peter Carey

«Un livre poignant et passionnant, d'une honnêteté incandescente, dans lequel Stan Grant ajoute sa voix puissante à la clameur universelle exigeant plus de justice sociale et de droits pour les peuples autochtones.»

*New Internationalist*

«Grant est un conteur-né. Il excelle lorsqu'il raconte son expérience personnelle et son observation de la vie des Aborigènes australiens avec une simplicité et une acuité redoutables. Ce livre passionnant, capable de provoquer une réelle compassion et de générer un débat essentiel, mérite d'être lu par un large public.»

Libraire et éditeur

«La voix de Grant comptera dans la construction de notre nation.»

*The Saturday Paper*

«C'est une histoire si essentielle et salutaire pour ce pays qu'on devrait distribuer gratuitement ce livre dans les bureaux de vote.»

*Sydney Morning Herald*

«Un récit fluide et impérieux, qui devrait figurer sur la liste des lectures obligatoires dans toutes les écoles.»

*The Australian*



Stan Grant

# Sourde **colère**

## Un Aborigène indigné

*Traduit de l'anglais (Australie)  
par David Fauquemberg*





À ma grand-mère Ivy et mon épouse Tracey,  
ces femmes blanches qui nous ont aimés.



La page que j'écris sera-t-elle donc de couleur ?

Étant moi, elle ne sera pas blanche.

Mais elle sera  
une partie de toi.

(...)

Tu es Blanc –  
pourtant tu fais partie de moi, comme je fais partie de toi.

(...)

Peut-être, parfois, ne veux-tu pas être une partie de moi.

Moi non plus, souvent, je ne veux pas être une partie de toi.

Mais nous le sommes pourtant, c'est vrai !

Langston Hughes, *Theme for English B*.



## Mon pays : l'Australie

Voici les choses que je veux vous dire. Ces choses que j'ai longtemps gardées en moi ou, pire encore, que j'ai fuies. Ce que j'ai à dire n'est pas facile, et n'a aucune raison de l'être. Ce sont des choses qui malmènent ce que nous sommes. Ce sont les choses qui tuent, qui répandent la maladie et la folie. Ce sont les choses qui poussent des gens au suicide, qui nous envoient dans des prisons et nous volent la vue.

J'ai commencé ce livre tant de fois, sans jamais parvenir à l'écrire. J'ai essayé de trouver les mots justes. Il est si tentant de céder à la rage et aux accusations. Je suis en colère : ça, je le sais. Ma colère éclate brusquement, à la moindre provocation ; quelquefois, elle me coupe le souffle. Je sais d'où elle vient. Je l'ai vue chez mon père et lui-même l'avait héritée de son père. Elle naît du poids de l'histoire.

J'ai peur, aussi. Et cette peur provient de la même source. J'ai connu cette peur toute ma vie. Quand j'étais petit, elle me rendait malade, physiquement malade au creux de l'estomac. C'était la peur de ce qui pouvait nous atteindre — le sentiment d'impuissance, l'impression d'être à la merci de l'intrusion des policiers ou des agents des services sociaux faisant respecter les lois, ces lois qui entérinaient notre exclusion et nous condamnaient à la misère. C'était une main de fer qui faisait trembler les miens. Cette peur, je la vois encore chez mon père,

aujourd'hui. Je la vois lorsqu'il se tend à la simple vue d'une voiture de police. Il n'a rien fait de mal. Pourtant, quand on arrête son véhicule pour quelque chose d'aussi banal qu'un contrôle d'alcoolémie aléatoire, son cœur se met à battre la chamade et il tripote nerveusement ses clés. Nous craignons l'État et nous avons toutes les raisons de le craindre. L'État a été conçu pour nous terroriser.

Je veux vous parler de sang et de racines, vous raconter à quel point les miennes sont profondément enfouies dans cette terre. Je veux vous parler d'un nom qui devrait être le mien, un nom wiradjuri qui m'a été transmis au gré d'une lignée dont la filiation remonte à des milliers d'années — un nom qu'on nous a pris en même temps que notre langue et que nos terres. Et je veux vous raconter comment j'en suis arrivé à porter le patronyme qui est le mien : Grant, le nom d'un Irlandais, un nom qui vient du temps où régnaient le vol et la mort.

L'Australie n'est toujours pas parvenue à décider si nous avons été colonisés ou envahis. Nous, nous n'avons aucun doute là-dessus. Les gens de notre peuple sont morts en défendant leurs terres et eux non plus n'avaient aucun doute sur ce qui leur arrivait. Quoi qu'il en soit, le résultat a été le même pour nous tous, peu importe le nom qu'on lui donne. En l'espace d'une génération, les civilisations de la côte est — plus anciennes que les pharaons — ont été dévastées.

Des nations qui peuplaient toute l'Australie et n'avaient jamais vu d'homme blanc — Bandjalang, Kamilaroi, Ngarrindjeri, Arabana, Darumbal, Gurindji, Yawuru, Watjarri, Barkindji et des centaines d'autres peuples, bien distincts, dont chacun possédait ses lois propres, ses chants et ses danses, ses frontières définies par les liens de parenté et de commerce — n'ont tout simplement jamais existé aux yeux des Britanniques.

Nous n'allions pas tarder à perdre nos noms ; des noms uniques, hérités de nos ancêtres. Puis nos langues seraient réduites au silence. Bientôt, on nous prendrait nos enfants. C'est ainsi que nous disparaissions. Aujourd'hui, les Australiens rendent hommage aux anciens de nations dont ils ignorent tout.

Je veux vous parler de la manière dont vous avez toujours cherché à nous définir. Vous nous avez baptisés « Aborigènes » : un terme qui, pour mon peuple, n'avait aucun sens. En imposant ce terme unique, vous avez effacé nos identités véritables. Aujourd'hui, nous sommes constamment obligés de prouver qui nous sommes. Un simple examen des archives nationales australiennes montre que nous avons été définis et redéfinis à soixante-sept reprises : soixante-sept versions de nous-mêmes. On nous a classés selon notre soi-disant « pureté de sang » : « pur-sang », « demi-sang », « quarterons », « octavons ». Certains étaient considérés comme des Aborigènes du simple fait qu'ils résidaient dans une mission ou une réserve gouvernementale ; d'autres étaient reclassés comme « Blancs » dès lors qu'ils habitaient en ville. Certains se sont vus accordés un statut spécial qui les exemptait de lois restrictives ou discriminatoires. De nos jours, c'est une définition en trois parties qui prévaut : origine aborigène, identité aborigène et reconnaissance par la communauté aborigène.

Chaque fois que nous nous inscrivons à l'école, que nous postulons à un emploi ou nous engageons dans une équipe de sport collectif, il y a une case à cocher qui demande si nous sommes « Aborigène ou insulaire du détroit de Torres ». Personne d'autre n'est obligé de répondre à ce genre de question. Si nous cochons « oui », nous devons en apporter les preuves. Mes enfants sont obligés de demander à leur grand-père — membre du

conseil des Anciens de la communauté wiradjuri — de confirmer l'identité de sa propre descendance.

Petit, on m'a appris que j'étais le fils d'un Wiradjuri et d'une Kamilaroi — c'est ma famille, mon héritage. Et pourtant, aux yeux de l'État, mon identité demeure floue et changeante. Me proclamer Aborigène est un acte politique, qui doit faire l'objet d'une négociation entre notre lignée et les lois qui nous ont été imposées.

Cher pays, ces choses sont importantes. Les visages et les noms, les langues et la terre : tout cela est important. Faute de terre, nous sommes sans héritage. Les gens sans terre sont pauvres. Et pas seulement ici, en Australie : nous partageons ceci avec les peuples autochtones du monde entier. À nous tous, nous ne représentons que cinq pour cent de la population totale de la planète, et quinze pour cent de la pauvreté mondiale. Mais ce ne sont là que des chiffres. On oublie bien trop souvent les visages et les noms.

Les Australiens en savent si peu sur nous. Ils savent si peu de choses sur les actes qui ont été commis ici, en leur nom. Ils sont sans doute capables d'évoquer les États-Unis et leur conquête de l'Ouest : Sitting Bull, le général Custer, la bataille de Little Bighorn. Ils ont peut-être entendu parler de César, de Napoléon et de Toutankhamon. Mais de Pemulwuy ? de Windradyne ? de Jandamurra ? Qui connaît ces guerriers et ces chefs qui se sont battus et sont morts ici, pour leur terre ? Qui a entendu parler des massacres de Myall Creek, de Coniston ou de Risdon Cove ?

Les colons m'ont toujours dérouté : ils voient les terres nouvelles comme des lieux dont il faut s'emparer, des endroits sans passé. Les gens qui sont venus ici, en Australie, ont laissé leur histoire derrière eux. Les colons regardent droit devant ; ils sont tournés vers l'avenir. Réussir, c'est léguer une vie meilleure à ses enfants. Les

colons mesurent leur degré d'appartenance à la distance parcourue pour venir ici, et à ce qu'ils ont acquis depuis.

Mais ce n'est pas parce que l'histoire est ignorée, ce n'est pas parce que la noirceur de notre passé est souvent tue, que tout cela ne nous ronge pas.

Cher pays, j'ai longtemps hésité à te dire ces choses. Je n'étais pas convaincu que tu avais envie de les entendre. Certains hausseront les épaules. D'autres s'arrêteront un instant avant de poursuivre leur chemin. Mais un autre mouvement est en marche dans notre pays. On cherche de nouveau à tenir compte de nous. Je le sens, et bon nombre d'entre vous sont venus me dire qu'ils étaient prêts.

Pendant l'hiver 2015, nous avons fini par nous regarder en face. Et cela s'est passé en ce lieu qui, pour les Australiens, est sacré entre tous : le terrain de sport. L'Aborigène Adam Goodes, l'un des meilleurs joueurs de football australien de sa génération, avait subi tant d'insultes et d'humiliations qu'un beau jour il ne l'a plus supporté.

Quand cet homme a décidé de se retirer des terrains de *footy*, nous avons été obligés de nous confronter aux aspects les plus sombres de ce pays — Noirs comme Blancs, ces faits nous ont tous façonnés. Il ne s'agissait plus de sport, mais de notre histoire partagée et de notre incapacité à nous réconcilier avec elle. Certains cherchaient à la nier, d'autres à trouver des excuses, mais quand des milliers de voix huaient Adam Goodes dans les stades, les gens de mon peuple savaient très bien d'où cela venait.

Voilà où nous en sommes : nous tous dans ce pays — notre pays. Liés les uns aux autres — les Noirs et les Blancs, les fils et les filles des premiers colons, les immigrants les plus récents et mon peuple avec ses traditions vieilles de plusieurs dizaines de milliers d'années. Je dois vous accepter, nous n'avons pas le choix, nous sommes si

peu nombreux. Et puis, de toute manière, vous êtes en moi et je fais partie de vous. Vous pouvez tourner le dos à notre détresse mais alors votre hymne national sonnera toujours creux. Et je ne crois pas que cela reflète qui vous êtes.

Ma vérité, c'est que j'aime l'Australie et que je dois aimer ceux qui forment son peuple. J'ai des amis chers qui sont blancs, et je les aime. Et j'aime la mère de mon fils. Il m'est plus facile d'aimer que de pardonner. Nous devons donc apprendre qui nous sommes et nous regarder nous-mêmes comme si c'était la première fois.

Tout ce qui suit est notre histoire. Ce sont des événements, des visages et des souvenirs qui ont pour toile de fond le drame de cette terre. Nos vies sont des pages d'histoire qui restent à écrire, l'histoire d'un lieu et de son peuple ; des péchés et des grandes victoires, et de la manière dont tout cela nous a façonnés.

Le grand dramaturge américain Eugene O'Neill disait : « Il n'y a ni présent ni futur, rien qu'un passé qui se répète encore et encore. » Le passé vit en moi, à l'heure où j'écris ces lignes. Ses blessures persistent, comme une inquiétude, au plus profond de notre âme. Je suis la somme de bien des choses, mais tout en moi est histoire. Et nous sommes pris au piège de cette histoire, tous autant que nous sommes, et tant que nous ne l'aurons pas compris, elle nous maintiendra dans ses chaînes. Je suis le produit d'un nom — Grant —, de gènes et d'un passé, mais par-dessus tout je suis ce que tu as fait de moi.

Australie, mon pays.

## Première partie

Je veux vous parler de la route qui mène à la maison de mes parents. C'est là que les miens ont été massacrés.

L'endroit est désormais indiqué par un panneau où l'on peut lire : *Poison Waterholes Creek* — le « ruisseau aux trous d'eau empoisonnés ». Je suis passé par là un nombre incalculable de fois. Aujourd'hui, j'y reviens avec le plus jeune de mes fils et nous sommes assis au bord de l'eau fraîche, à l'ombre des arbres. Il est temps pour lui d'apprendre la vérité sur notre histoire.

Il a atteint l'âge où, selon la loi de nos ancêtres, il deviendrait un homme. Il devrait pour cela passer l'épreuve du *burbung* — une cérémonie sacrée et secrète au cours de laquelle on graverait sur son corps les marques de l'âge adulte. Alors je l'initie à l'histoire de cette terre.

J'ai grandi ici : c'est un endroit vivant, pour moi. J'en suis parti depuis bien longtemps, mais il continue de m'envelopper. Il a sur moi un effet physique. Quand je reviens chez moi, je respire plus profondément. Mes nuits sont longues et paisibles. Au matin, j'émerge plus lentement de mes songes.

Je n'aime rien tant qu'être debout seul, dehors, et sentir la brise douce et chaude sur ma peau. Mes yeux s'attardent sur des détails auxquels je suis aveugle dans la ville où je vis à présent. J'aime le vieux clou qui dépasse

d'une planche en bois dans la cabane de mes parents. J'aime la manière dont le toit de tôle — rouillé et fatigué — s'affaisse dans les coins. C'est ainsi qu'un lieu se courbe sous l'effet du temps. J'aime l'endroit où l'allée de terre et l'herbe se rencontrent. J'aime le craquement du gravier sous mes pieds. Ces choses — ces petites choses — me rappellent que nous vivons là — que nous avons modelé ce lieu à notre convenance.

Ce pays nous a modelés, lui aussi. Il inspire et expire, il nous plie et nous glisse dans les espaces vides, chaque génération devenant une partie de ce territoire. Nous sommes enterrés là et des pierres tombales marquent les lieux où nous reposons. Nous comptons les années de vie et de deuil, et notre attachement se fait plus profond, plus puissant.

Les miens sont là depuis toujours. Quelques heures de voyage à peine, et je me retrouve dans un endroit où nous pêchions, dansions, chantions, célébrions la vie et enterriions nos morts lors de cérémonies grandioses. Jadis, il y avait là un immense lac. Il est asséché désormais, avec des vagues de sable comme pétrifiées, des cratères qui évoquent la surface de la Lune.

Le 26 février 1974, un orage s'est abattu sur le lac. L'averse a suffi pour attendrir son lit compact et dur. Jim Bowler, un jeune géologue, a repéré un crâne qui dépassait du sol. Il a repoussé le sable meuble et ce qu'il a trouvé a transformé radicalement notre conception de la vie sur ce continent. Un squelette gisait sous la surface, intact, enfoui là depuis quarante mille ans. Bowler n'en était pas à sa première découverte. Quelques années plus tôt, il avait mis au jour les restes d'un individu de sexe féminin. On les a baptisés l'Homme et la Femme de Mungo, d'après le nom du lac au bord duquel ils avaient vécu.

Ces découvertes ont soudain multiplié par deux la durée de la présence de mon peuple sur ces terres. Ce sont les plus anciens vestiges humains retrouvés en Australie. L'Homme de Mungo était un chasseur. Son corps était perclus d'arthrose. Il avait les os du coude usés et effrités. Il avait environ cinquante ans au moment de sa mort. Mais ce qui s'était passé ensuite était proprement extraordinaire. On l'avait placé dans une tombe, allongé sur le dos, les bras croisés sur la poitrine. On l'avait enduit d'ocre rouge. La Femme de Mungo, elle, avait été incinérée. Il s'agissait donc là de funérailles, les plus anciennes traces de ce genre de rituel jamais mises au jour dans le monde.

L'Homme et la Femme de Mungo vécurent durant ce que les scientifiques appellent le pléistocène. C'était l'époque des grands glaciers, où près d'un tiers de la planète était recouvert de glace. Les écoulements de ces glaciers formaient de gigantesques lacs. À l'autre extrême, les déserts étaient plus arides et plus vastes qu'aujourd'hui.

De gigantesques créatures parcouraient la Terre : des mammoths, une espèce de rhinocéros recouvert d'une toison laineuse, des tigres à dents de sabre ; en Australie, un énorme animal ressemblant au wombat, baptisé diprotodon, et des varans géants. Le paysage lui-même était différent ; un homme pouvait marcher de la pointe de l'actuelle Nouvelle-Guinée jusqu'au sud de la Tasmanie.

C'est à cette époque que l'homme s'est réparti sur tous les continents. *Homo sapiens*, apparu dans les plaines d'Afrique, allait dominer la planète. L'homme moderne, dont les descendants allaient donner naissance aux grandes religions, constituer d'immenses armées, mener des guerres atroces, composer des symphonies grandioses, des pièces de théâtre et marcher sur la Lune, entama sa longue migration il y a environ cent mille ans.

J'ai toujours été fasciné par cette histoire : la grandeur et la décadence d'espèces entières. D'autres humains ont péri : l'homme de Neandertal, *Homo erectus* ou *Homo floresiensis*. Les anthropologues et les généticiens ont pu identifier des traces de leurs ADN respectifs, toujours présentes en nous. C'est un marqueur durable de l'époque où, pour la première fois, des bandes rivales ont commencé à se jauger, à se battre pour la nourriture, à s'entre-tuer et, dans certains cas, à s'accoupler.

C'est en ce temps-là que les miens sont arrivés sur cette terre. Pensée vertigineuse : quand l'homme a quitté le berceau de sa création, en Afrique, à la recherche de nouveaux endroits où trouver sa place, nous avons trouvé la nôtre ici. Quand mes ancêtres ont déposé leurs premières traces de pas sur le littoral nord de ce pays, c'est l'humanité tout entière qui a franchi un cap.

Un petit groupe d'hommes s'était aventuré en pleine mer, au large de l'archipel indonésien. Il s'agit là de l'une des premières grandes traversées océaniques, qu'un anthropologue contemporain n'hésite pas à comparer à la conquête de la Lune par la mission Apollo.

Les chercheurs n'ont cessé depuis de compléter la chronologie de l'occupation humaine ; ils ont retrouvé des indices dans des grottes et sous des surplombs rocheux, dans les braises de feux éteints depuis des millénaires, dans les restes fossilisés d'outils en pierre taillée, les fragments de squelettes d'hommes ayant vécu et trépassé là. À chaque découverte, c'est une nouvelle page qui s'écrit, les dates sont rectifiées. L'ancienneté se compte en millénaires. Dix mille, trente mille, soixante mille ans : ces chiffres nous disent ce que nous savions déjà : nous avons toujours été là.



Aujourd'hui, je vois les empreintes des miens partout. Quand je cesse de regarder toujours vers l'avant et que j'arrête de penser à demain, je parviens enfin à voir mon pays. L'horizon tout entier est à portée de main et je sais que je suis chez moi.

Le soleil brille plus fort là où il perce les nuages, au-dessus d'une lointaine colline jaune colza. Les roches sont éparpillées en formations étranges à travers la plaine. Certaines de ces formations sont l'œuvre de la nature, le fruit aléatoire des soubresauts de la planète. Mais d'autres ont été disposées avec soin, délimitant les sites de cérémonies lors desquelles les garçons étaient changés en hommes par le pouvoir des chants.

Je suis assis là avec mon fils, au bord de l'eau. Les trilles des oiseaux emplissent l'air. Dans ce grand calme, on entend les battements d'ailes d'un canard frôlant la surface. Un chien aboie au loin. J'ai envie de tout sentir.

Les racines des arbres qui nous entourent sont plus profondes — beaucoup plus profondes — que les empreintes des nouveaux venus qui se sont appropriés ces terres il y a de cela deux siècles. Leurs branches se penchent au-dessus des rives du trou d'eau. Les troncs d'autres arbres, désormais morts, ont été engloutis sous la surface. Ils sont noirs et sans vie, leurs branches pâles, rigides et dénudées, tendues comme des bras qui percent la surface.

J'explique à mon fils que les nôtres, eux aussi, sont enterrés ici. Leurs os, enfouis quelque part dans le lit du ruisseau. Eux aussi sont morts dans cet endroit, comme les arbres. Ils ont connu là des morts brutales, barbares.

Je tiens cette histoire de mon père et à mon tour je la raconte à mon garçon. C'est l'histoire de la destruction de traditions immémoriales et d'un lien profond avec cette terre — développés au gré de milliers de générations et fracassés par l'arrivée de ceux que nous avons baptisés

*wandang*, les fantômes. Nous sommes liés à ce temps et à cet endroit, et ne sommes toujours pas sortis de son ombre.

Dans les années 1830, les colons et le peuple qui vivait là, les Wiradjuri — le peuple de mon père, la plus grande nation de la côte est de l’Australie —, se sont retrouvés pris dans un engrenage de violence. Les journaux des pionniers européens et les écrits des missionnaires évoquent des groupes de guerriers wiradjuri en armes, chassant les troupeaux de vaches et les tuant à coups de lance, ou attaquant les maisons des Européens. Ces techniques de guérilla avaient déjà été observées dans d’autres régions du territoire wiradjuri. Ici, la réaction des Blancs fut la même que partout ailleurs : ils formèrent des milices chargées de nous traquer.

Ceux de mon peuple avaient coutume de se rassembler autour de ce trou d’eau, ils se réfugiaient là et se désaltéraient dans le ruisseau. Ils venaient puis ils repartaient, comme ils l’avaient toujours fait. Mais ce trou d’eau n’était plus à eux. Les lois britanniques les avaient privés de leurs droits. Pour les colons, ce territoire était inoccupé à leur arrivée et, maintenant, il leur appartenait. Le pionnier qui avait construit sa maison près du ruisseau a voulu se débarrasser des Noirs. Il a versé du poison dans ce trou d’eau. Les hommes, les femmes et les enfants ont succombé. On a laissé leurs corps pourrir au soleil sur la berge, en guise d’avertissement pour tous les autres.

Leur mort hante encore les lieux. Je la sens chaque fois que je reviens chez moi. Il est facile de les imaginer : leurs corps tordus de douleur, bouches grandes ouvertes ; la puanteur du vomi dans l’air quand ils recrachent le poison. Les nuages de mouches autour des chairs en décomposition. Bientôt, les oiseaux qui arrivent pour picorer leurs carcasses. Personne pour les enterrer. Ils sont restés là jusqu’à ce que la terre les avale.